

Marc 2, 2-5

« Il s'assembla un si grand nombre de personnes que l'espace devant la porte ne pouvait plus les contenir. Il leur annonçait la parole. Des gens vinrent à lui, amenant un paralytique porté par quatre hommes. Comme ils ne pouvaient l'aborder, à cause de la foule, ils découvrirent le toit de la maison où il était, et ils descendirent par cette ouverture le lit sur lequel le paralytique était couché. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : *Mon enfant, tes péchés sont pardonnés* ».



La guérison du paralytique, mosaïque, basilique St-Apollinaire-le-neuf, à Ravenne, Italie

Une foule qui s'étire jusque dehors, dans la rue ou sur la place ; des lieux qui débordent tant il y a de monde venu au rendez-vous ; nous avons déjà vu, ou vécu, ce genre de scène. Mais personne n'a démonté le toit de la maison pour y entrer ou y faire entrer un des leurs. En ce moment, ce n'est pas l'envie qui manque. Combien aimeraient forcer le passage pour rouvrir toutes les structures au mépris même de la santé des plus faibles et des plus fragiles, au mépris même du préambule de la constitution de notre pays : « *la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres* » ? Nous pouvons croire que la fermeture des structures culturelles, sportives, des petits commerces, etc. n'a pas été prise de gaité de cœur. Tout le monde subit les conséquences de cette pandémie. Nous aimerions, à notre réveil le matin, pouvoir nous dire : « Ce n'était qu'un mauvais rêve ! » et continuer comme si de rien n'était. Hélas, ce n'est pas le cas. Le présent et l'avenir se dessinent autrement. En prenant en compte les nouveaux paramètres associés à la présence du virus, la patience et la prudence sont de mise. Mais si rien ne change, la société dira qu'elle n'a rien appris, voire qu'elle s'en moque. Il est vrai que la tentation est grande de rester sur un oreiller de paresse, à préférer reprendre ce qui a été, plutôt qu'innover.

Toutes ces personnes venues écouter Jésus ne se rendent pas compte qu'elles si nombreuses, que celui qui en aurait le plus besoin ne peut accéder à lui. Il faut que des compères montent sur le toit et le découvre partiellement, puis descendent leur compagnon d'infortune pour le rapprocher de Jésus. Ces hommes qui se mettent en quatre pour sauver leur ami... c'est touchant. Et si Jésus, en plus, le guérit, c'est merveilleux. Mais Marc nous dit qu'avant toute chose, cette foule est venue pour écouter Jésus. C'est bien de cela dont il est question, de l'écoute. De cette écoute naît la foi véritable qui se base sur l'Écriture seule, la *sola scriptura*, si chère à la Réforme. Le travail des quatre hommes qui découvrent le toit pour laisser passer le corps de leur ami paralysé, est le symbole de leur foi plus que de leur attente. Ils veulent que leur ami puisse non seulement entendre mais aussi écouter les paroles que Jésus prononce dans cette maison. Que lui aussi puisse nourrir sa foi en venant écouter le Christ. La parole doit être accessible à tous, quitte à devoir forcer le passage pour que cela se réalise. Ce faisant, ces hommes se comportent comme des disciples. Leur mission est de relayer les paroles du Christ et d'en permettre l'accès. Laisser passer l'ami afin de lui permettre d'être à l'écoute de Jésus, équivaut à placer l'amour du prochain au-dessus de tout. Pour cela, que valent quelques tuiles et quelques lattes ?

Et Jésus voit. C'est peut-être là qu'à lieu le miracle. Nous l'avons compris, ces hommes et leur ami ne sont pas venus pour quémander. Jésus voit. Il est le Fils de Dieu. Que va-t-il faire ? A l'image de l'amour que son Père lui porte, il répond à la foi de ces hommes venus pour l'écouter. La grande attention portée à la Parole de Jésus trouve un écho dans la voix même de Jésus : « *Mon enfant, tes péchés sont pardonnés* ». Ceux qui s'attendaient à un miracle seront déçus. Jésus ne prononce aucune parole de guérison. Cette simple phrase est libératrice. C'est une parole de réconciliation, entre Dieu et le paralytique, qui se met en mouvement. La société aussi a besoin de se réconcilier avec elle-même pour accepter que « *la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres* ». Le paralytique en est le symbole et la force.